Portraits de la comtesse Potocka

Égérie de Proust

Textes de

Jean-Yves Tadié
Oriane Beaufils

Marcel Proust

SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

50e Année = 3e Série = N° 134 — Le Numéro quotidien = SEINE & SEINE-ET-OISE :

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Cie
6 et 8, place de la Bourse

LE FI

« Loué par ceux-ci, Bl
de rire de t

SOMMAIRE

Un livre de Mme Adam : PIERRE LOTI.
Arguments japonais : Conversation avec M. Motono : JULES HUBERT.
Deux morts : Gabriel Tarde, Emile Sarrau : G. DAVENAY.
A l'Etranger : Au Vatican : La protestation du Souverain Pontife.
Figaro à Londres.
Ce que l'on dit de nous.
La Guerre russo-japonaise : MARC LANDRY.
Le salon de la comtesse Potocka : HORATIO.
Petite chronique des lettres : PH.-EMM. GLASER.
L'explosion d'un ballon : GEORGES GRISON.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Critique des critiques : Théâtre Sarah-Bernhardt : "Varennes" : ROBERT DE FLERS.
La Vie artistique : ARSÈNE ALEXANDRE.
Feuilleton : Fleurs démodées : MAURICE MAETERLINCK.

Un livre de Mme Adam

Celle que je vénère tendrement et qui veut bien m'appeler l'un de ses fils, m'avait annoncé depuis une année ce livre (1) ; mais je confesse que j'en avais peur. Quel effarement pour moi, rien que ce titre où l'on trouve côte à côte de la politique et de la « littérature » !

— Mais non, Loti, m'avait dit Mme Adam, ce n'est pas ce que vous imaginez. Je crois que vous pourrez lire ça...

En effet, j'ai lu *ça*, et presque à la file, bien qu'il y ait quatre cents pages au moins, et que ce soit touffu comme une jungle, avec des centaines de personnages, embusqués derrière tous les alinéas, et surgissant à l'improviste, pour de continuelles batailles d'idées. Je ne me figurais pas que l'on pût rendre facile, légère comme un jeu, l'histoire littéraire et politique de toute une époque, en la présentant ainsi, dialoguée, quintessenciée en phrases incisives et courtes, qui se ripostent les unes aux autres, comme à la salle d'escrime, du tac au tac. Mais ce qui, bien plus encore que la forme alerte, donne à ce livre le charme et la vie, en même temps que l'unité supérieure, c'est l'âme de celle

LE SALON DE
La Comtesse Potocka

Il semble souvent que les romanciers aient peint, par anticipation, avec une sorte d'exactitude prophétique jusque dans les détails, une société et même des personnages qui ne devaient exister que fort longtemps après eux. Pour ma part, je n'ai jamais pu lire *les Secrets de la princesse de Cadignan*, où nous voyons que la princesse, « menant maintenant une vie fort simple, habitait à deux pas de l'hôtel de son mari qu'aucune fortune ne pouvait acheter, un rez-de-chaussée où elle jouissait d'un joli petit jardin plein d'arbustes et dont le gazon toujours vert égayait sa retraite » ; — je n'ai jamais pu arriver dans *la Chartreuse de Parme* au chapitre où nous voyons que, du jour où la comtesse Pietranera quitta son mari, « tous les équipages de la haute société n'en vinrent pas moins stationner tout l'après-midi devant la maison où elle avait pris un appartement », — sans penser que Balzac et Stendhal avaient « en vertu d'un décret nominatif » prévu et prédit l'existence de la comtesse Potocka, jusqu'à prendre la peine d'en régler ainsi les plus minutieux détails.

Comtesse Pietranera! princesse de Cadignan! figures charmantes! ni plus « littéraires » ni plus « vivantes » que celle, du reste si différente, de la comtesse Potocka. Que de fois j'ai pensé à vous (je veux dire au cadre extérieur de votre vie, non à votre vie, bien entendu) en voyant un visiteur peu favorisé sonner au petit hôtel de la rue Chateaubriand et recevoir du concierge un impitoyable : « Madame la comtesse est sortie », tandis que devant la porte l'équipage de la duchesse de Luynes se promenant au pas ou l'automobile de la comtesse de Guerne arrêtée, disaient trop clairement que « Madame la comtesse » était bel et bien rentrée. Pour ne pas ajouter une humiliation à la tristesse du visiteur éconduit, j'attendais qu'il fût loin. Alors seulement je m'approchais du concierge qui me concédait : « La comtesse est chez elle. » La porte lourdement refermée sur la rue Chateaubriand il semblait que par quelque enchantement on se trouvât soudain à dix lieux de Paris tant « le petit jardin plein d'arbustes et de gazon » décrit par Balzac dépaysait aussitôt l'imagination en s'adressant vivement à elle dans le langage de son silence et la rumeur de ses parfums. Jamais zone d'initiation ne fut plus féconde à traverser avant d'approcher une déesse.

tous les souvenirs et toutes les préoccupations de la ville et de la journée. On arrivait aussi autre que si l'on avait dû faire un long pèlerinage pour trouver une maison isolée. Mais pour des raisons, très balzaciennes aussi, que nous expliquerons tout à l'heure, cet exil au cœur même de Paris, n'a pas suffi à la comtesse. Il lui a fallu l'exil effectif. Et c'est maintenant tout au fond d'Auteuil, presqu'à la porte de Boulogne, entre les platanes de la rue Théophile-Gautier, les marronniers de la rue La Fontaine et les peupliers de la rue Pierre-Guérin que, tous les jours, le « petit troupeau » de la comtesse, pour parler comme Saint-Simon à propos de Fénelon, est obligé d'aller trouver l'impérieuse amie qui, n'ayant besoin de personne, se soucie peu d'habiter une province incommode à tout le monde, et qui a voulu donner une nouvelle preuve de son dédain de l'humanité et de son amour pour les bêtes en allant s'installer dans un endroit où elle se disait qu'aucun être humain ne viendrait peut-être, mais qu'elle pourrait soigner ses chiens; car c'est ainsi, cette femme qui, dévouée, quand elle est amie, n'en a pas moins professé toute sa vie le plus complet détachement de toutes les affections humaines, qui a montré pour l'humanité un mépris de philosophe cynique, doutant de l'amitié, affectant la dureté, raillant la philosophie,cette femme abdique son impassibilité, humilie sa superbe devant les pauvres chiens boiteux qu'elle recueille. Pour les soigner, elle est restée un an sans se coucher. Bien qu'on puisse dire d'elle comme Balzac de la princesse de Cadignan, qu' « elle est aujourd'hui une des femmes de Paris les plus fortes sur la toilette », elle ne s'habille plus, se laisse, se fait engraisser, ne s'occupant plus que de ses chiens. Elle se relève d'heure en heure toutes les nuits pour soigner une pauvre chienne épileptique qu'elle arrive à guérir. Elle ne sort que pour eux, aux heures où cela leur plaît, comme la grande artiste son amie, Mme Madeleine Lemaire, qui n'était allée à l'Exposition qu'une seule fois, « pour que sa Loute ait vu la tour Eiffel ». Et parfois, au cœur du bois de Boulogne, d'une allée écartée, dans les brouillards du matin, « Retenant de la main son collie qui s'effare », suivie et précédée d'une meute hurlante, on voit déboucher la comtesse et sa blanche beauté pareille à celle de l'indifférente Artémis, que le poète nous a montrée dans le même équipage :

C'est l'heure où par la rence et l'herbe,
Au milieu des molosses,... superbe,
Invincible, Artémis épouvante les bois.

15 centimes = DÉPARTEMENTS : 20 centimes

DÉPÔT LÉGAL N° 754

Vendredi 13 Mai 1904

GARO

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : Nos 102-46 — 102-47 — 102-48

ABONNEMENT

Seine, Seine-et-Oise.	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

mé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte out... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS).

On comprend qu'elle puisse être bien séduisante avec sa beauté antique, sa majesté romaine, sa grâce florentine, son espièglerie napolitaine, sa politesse française et son esprit parisien. Quant à la Pologne qui fut aussi sa patrie (puisqu'elle a épousé l'homme charmant et bon qu'est le comte Potocki), elle a dit elle-même ce qui lui en reste dans un de ces mots de gavroche qui contrastent avec sa majesté de statue, avec sa voix gazouillante (le plus doux des instruments dont sache jouer cette grande musicienne) et qu'on nous permettra de citer pour finir. Un jour qu'elle avait froid et qu'elle se chauffait, ne répondant pas aux fidèles qui lui disaient bonjour et qui, un peu intimidés de cette absense d'accueil, monologuaient d'une voix pressante et gênée et baisaient respectueusement la main qu'elle leur abandonnait sans avoir l'air de s'en apercevoir (je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre), elle montra à une personne plus favorisée le poêle près duquel elle était venue se chauffer et par un retour, mélancolique ou joyeux, je ne sais, elle s'écria : « Mon Choubersky! C'est tout ce qui me reste de la Pologne! »

Horatio.

Petite Chronique des Lettres

Mark Twain, l'humoriste fameux dont s'honore la libre Amérique, aime assez à mystifier ses contemporains : il a même élevé la mystification à la hauteur d'une littérature, sinon d'une institution.

Si l'on en croit la chronique, il a choisi pour victime de sa dernière plaisanterie un éminent prélat dont il avait attentivement écouté un très copieux sermon.

— Votre discours était fort beau, lui dit-il en manière de félicitation, mais il est de mon devoir de vous prévenir que j'ai chez moi un livre contenant tout ce que vous avez dit!

Stupeur et indignation du prélat, qui demande à voir... et à qui le lendemain Mark Twain expédie la preuve de son assertion sous les espèces d'un énorme dictionnaire!

Cette plaisanterie — beaucoup plus profonde qu'elle n'apparaît! — Mark Twain sans doute n'eût pas osé la servir à Anatole France dont les œuvres pourtant sont, elles aussi, en « puissance », dans le dictionnaire, mais qui, lui, sait maîtriser la cohue des mots.

Grâce à lui, grâce au délicieux volume qu'il publie sous le titre : *Crainquebille*, veau venu. Ce n'est d'ailleurs point la première fois que le radium et le Président de notre République étaient mis en présence. Ils s'étaient déjà vus dans le laboratoire de Mme et de M. Curie. Au lendemain même de la découverte, M. Loubet était allé lui rendre visite dans son laboratoire natal. Il tenait sans doute à féliciter aussi M. Becquerel.

Et, par surcroît, il a pu constater avec quel intérêt tous écoutaient l'exposé si clair du savant, avec quelle unanimité ils applaudissaient le populaire radium, chaque fois qu'il rayonnait dans l'obscurité.

L'Académie, dans sa séance de jeudi prochain, élira le remplaçant de M. Gréard au Conseil supérieur de l'instruction publique, mais ce n'est, comme nous l'avions fait prévoir, que le mois prochain qu'elle déclarera la vacance de son fauteuil au palais Mazarin.

Elle désignera, en outre, ceux de ses membres qui devront la représenter, en juillet, aux fêtes organisées par l'académie de Vaucluse, à l'occasion du six centième anniversaire de la naissance de Pétrarque.

M. Henry Marcel, le sympathique directeur des beaux-arts, a été hier visiter le Conservatoire... mais pas celui de la rue Bergère. Il a préféré à la barbe sévère et au lorgnon administratif de M. Fernand Bourgeat les minois enjouées et les frimousses aguicheuses des midinettes de M. Gustave Charpentier.

Le directeur des beaux-arts s'est rendu à Montmartre et a visité le Conservatoire de Mimi Pinson.

A peine entré, M. Marcel, — qui par cette démarche se sépare nettement des Huguenots — a été environné de chansons et de danses. Sa physionomie s'est immédiatement épanouie et une familiarité pleine de bonne grâce ne tarda pas — à régner.

Une de ces demoiselles s'écria naïvement en entendant nommer notre surintendant :

— Croyez-vous qu'il est gentil, il se fait appeler par son petit nom!

M. Marcel, d'enthousiasme, lança alors une allocution où il déclara, sans hésiter, que « l'œuvre de Mimi-Pinson ouvre certainement une voie nouvelle à l'art ».

Il est inutile d'insister sur la sensation profonde et les « mouvements divers » causés par cette déclaration.

« Heureux qui mettra sa cocarde au bonnet de Mimi Pinson! »

On sait maintenant que c'est M. Marcel qui sera chargé de ce soin. Heureux M. Marcel!

cette occasion, au ministre quelques collections nouvelles qu'il installe en ce moment dans la salle grecque et dans la salle égyptienne et qui sont du plus grand intérêt.

Une résurrection.

Triomphante jadis avec Schneider, et plus près de nous avec Granier, l'opérette semblait être un genre définitivement abandonné. Il appartenait aux magiciens que sont restés les frères Isola de la galvaniser en lui rendant un lustre nouveau. Ils y ont brillamment réussi avec *Madame la Lune*, le ravissant spectacle de l'Olympia, et l'enthousiasme du public est là pour leur prouver qu'ils ont été, une fois de plus, les avisés directeurs que l'on sait.

Les Folies-Bergère aux Salons de peinture.

Ce n'est pas la première fois que notre grand music-hall parisien inspire quelque toile sensationnelle. Mais il faut avouer que cette année il a été particulièrement gâté. M. Jean Béraud, le peintre éminent, s'est amusé à retracer un coin du promenoir célèbre : il l'a fait avec le talent que l'on sait. Un jeune peintre, M. Minartz, a été séduit par la délicieuse vision « Perles et Rosées », un des clous de *la Revue des Folies-Bergère* qui aura décidément connu tous les succès.

Nouvelles à la Main

En appliquant à la peinture les procédés de l'anthropométrie judiciaire, un artiste vient d'imaginer d'imprimer son pouce sur ses tableaux pour les authentiquer.

— Sans compter, a dit Plaisantin, qu'on ne pourra pas leur reprocher d'être inachevés, puisqu'il leur aura donné... le coup de pouce!

Le Masque de Fer.

Arguments japonais

CONVERSATION AVEC M. MOTONO

MINISTRE DU JAPON A PARIS

Il y a actuellement en Europe deux écoles d'opinions sur le Japon et les Japonais : l'une qui consiste à admirer et à

Édition : Éric Unger
Iconographie : Jérôme Bastianelli

© Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray, 2023.
4 rue du Dr Proust
BP 20025
28120 Illiers-Combray
France

ISBN 978-2-492318-20-7
ISSN 2778-5890
Prix : 5 €
Dépôt légal : avril 2023
Achevé d'imprimé dans les ateliers de Pixartprinting à Quarto d'Altino (Italie).

La société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray remercie le Département d'Eure-et-Loir pour son soutien dans la gestion des collections de la Maison de tante Léonie - Musée Marcel Proust.

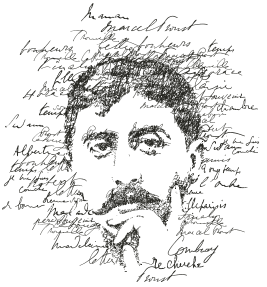
Portraits de la comtesse Potocka

Égérie de Proust

Jean-Yves Tadié

Oriane Beaufils

Marcel Proust



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

Introduction

Dans les collections du Musée Marcel Proust, on trouvait jusqu'alors, entre autres, des tableaux représentant la famille de l'écrivain et des photographies (le plus souvent prises par Nadar) de son entourage, de ses amis et des artistocrates qu'il fréquenta. *Le Portrait de la comtesse Potocka*, de Maria Prévot, est la première œuvre qui se situe au croisement de ces deux thématiques en présentant sur toile l'une de ces grandes figures de la vie mondaine de la fin du XIX^e^ siècle, qui fascinèrent autant qu'elles inspirèrent l'écrivain. La comtesse fait en effet partie des égéries auxquelles il consacra un article, sorte de petite mise en bouche avant les grandes descriptions dont il parsèmera *À la recherche du temps perdu*.

L'œuvre de Maria Prévot est entrée dans nos collections à la fin de l'année 2022, lorsqu'un jeune historien travaillant pour un antiquaire parisien nous a contactés, « pensant que cette toile pourrait intéresser une institution ou un collectionneur passionné par Marcel Proust et son univers ». Il avait raison de le penser, ce projet d'acquisition correspondant exactement à ce que nous recherchons pour enrichir notre fonds. L'affaire, financée sur les fonds propres de l'association, fut donc rapidement conclue.

Page ci-contre : *La Comtesse Potocka* par Maria Prévot, 1885.

La présente brochure est destinée à présenter cette nouvelle œuvre, au travers de trois textes. Jean-Yves Tadié évoque la personne que fut cette comtesse et quelles furent ses relations avec Marcel Proust. Oriane Beaufils esquisse le portrait de la mystérieuse Maria Prévot, en replaçant le tableau dans une famille stylistique alors en vogue chez les artistes. Enfin, nous rééditons le texte que Proust fit paraître, sous pseudonyme, dans *Le Figaro* du 13 mai 1904. Il y décrit, avec un mélange d'ironie et d'admiration, le salon que tenait cette comtesse dont le portrait occupera désormais une belle place sur les cimaises de notre musée. ■

Jérôme Bastianelli

Président de la Société des amis de Marcel Proust
et des amis de Combray

La Comtesse Potocka ou « la blanche beauté »

par Jean-Yves Tadié

Le temps est bien passé, où les femmes du grand monde figuraient dans les romans et sur les toiles des musées. À la fin du XIXe siècle, au contraire, les peintres les prenaient comme modèles et les romanciers comme personnages. Beaucoup sont démodés. Si on parle encore de ces femmes, si on écrit leur biographie, c'est à cause du plus grand d'entre eux. Voici, reparue grâce à un portrait inconnu, l'une de ces héroïnes, et non des moindres.

Emmanuella Pignatelli (10 octobre 1852 - 18 décembre 1930[1]) a épousé en 1870 le comte Nicolas Potocki (1845-1921). Le couple fait construire le somptueux hôtel du 27 avenue Friedland, escalier de Versailles, écuries à trente-huit stalles en acajou et abreuvoirs en marbre rose. L'union n'a pas été heureuse. La comtesse se sépare en 1887 d'un mari peu intellectuel, infidèle et brutal. Elle vit d'abord chez sa mère, rue de Chateaubriand. Lorsque le comte Potocki achète cet im-

[1] Claude Leibenson, *La Comtesse Potocka*, Lacurne, 2016.

Page ci-contre : Portrait de la comtesse Potocka par Léon Bonnat.

meuble, elles emménagent en 1902 41 rue Théophile Gautier, dans un bel hôtel de style Louis XIII, qui existe toujours. Peu de femmes auront figuré dans autant de romans, sur autant de toiles.

Elle a été, nous dit André de Fouquières, « une des reines de Paris par son esprit, par son luxe et par l'éclat de son salon ». Il parle de son charme étrange, de ses caprices et de ses dépenses. Amoureuse des perles, elle voulait les sentir jour et nuit contre son corps. Elle refuse de porter ses toilettes plus d'une journée. Au Bois, ses équipages stupéfient les badauds.

Paul Bourget par Paul Chabas (1895)

Elle tenait salon, et recevait, non seulement des aristocrates (dont Montesquiou, qui écrivit le distique « La Comtesse Potocka / Qui son Potocki plaqua[2] »), des écrivains comme Maupassant, qui l'a aimée et décrite dans *Yvette*, *Mont-Oriol* et *Notre cœur*, Bourget (que Proust représente dans la salon de la marquise de Saint-Euverte sous les traits du « romancier mondain » le monocle à l'œil), qu'elle a lancé et qui la dépeint peu aimablement dans *La Duchesse bleue*[3], le philosophe Caro qu'elle martyrise

[2] Cité par Antoine Bertrand, *Robert de Montesquiou*, t. I, Garnier.

[3] « Une femme un peu corrompue et un peu froide, un peu vaniteuse et un peu curieuse » (éd. Plon, p. 147).

Cercle des Macchabées

et sur lequel, telle M^lle^ Vinteuil, elle a craché, Jean Lorrain, qui, dans *Très russe*, montre la belle M^me^ Litvinof prise entre deux hommes, en réalité Maupassant, et Lorrain lui-même.

Jacques-Émile Blanche l'a incarnée sous le nom de Lucia dans son roman autobiographique trop méconnu, *Aymeris*, après avoir détruit le pastel qu'il avait fait d'elle. Bonnat a peint son portrait (Musée de Bayonne), Béraud son salon (Carnavalet). Beaucoup se mouraient d'amour pour elle : ils étaient donc surnommés les Macchabées. Ce « petit cercle », ce « petit noyau » qu'elle avait constitué autour d'elle comprenait des artistes, des écrivains, un professeur de philosophie, Caro, et un professeur d'histoire orientale à la Sorbonne, Gustave

Schlumberger. Elle se faisait appeler et signait « la Patronne », comme M^me^ Verdurin, et comme celle-ci, elle était grande musicienne.

M^me^ de Chevigné, voyant partir de chez elle la comtesse en compagnie d'un amant supposé, fit ce mot d'esprit : « Elle est comme le soleil, elle se lève à un endroit et se couche à un autre » (mot prêté par Proust à Oriane de Guermantes). Toujours blasée, elle était pourtant avide des émotions qu'elle n'éprouvait pas. Presque septuagénaire, elle restait encore séduisante. Jacques-Émile Blanche déclare dans ses souvenirs à propos de celle qui fut son premier (et son dernier) amour féminin : « Je suis un autre homme depuis qu'elle m'a ensorcelé ». Le portrait de Maria Prévot montre des cheveux noirs, de grands yeux mélancoliques, un teint de lait, une bouche méprisante. Des témoignages font d'elle une héroïne baudelairienne, séductrice, mais froide, cruelle et décevante. On l'a comparée à Méduse, à Circé. Un knout à manche d'argent ornait sa table de salle à manger ou un guéridon de son salon. Elle partage avec M^me^ Straus, autre modèle de Maupassant, ou Anna de Noailles, une sorte de neurasthénie que son enfance bouleversée explique.

Bientôt les années vingt. L'héroïne tragique s'enferme dans la solitude avec ses chiens, et mourra, comme celui qui l'avait tant aimée, Maupassant, dans une clinique de l'ouest parisien.

Et Proust ? Il reçoit plusieurs fois la comtesse à de grands dîners rue de Courcelles et lui rend visite 14 bis rue Chateaubriand puis rue Théophile Gautier. Sous le signe des *Secrets de la princesse de Cadignan* et de *La Chartreuse de Parme*, dont les héroïnes n'étaient pas des modèles de vertu, plutôt que d'étudier des

romans à clés écrits par des auteurs qu'il n'aime pas, il préfère se référer à Balzac et à Stendhal, lorsqu'il évoque « Le Salon de la comtesse Potocka » dans *Le Figaro* du 13 mai 1904. Tout y est dit, ou suggéré, de ce qui aurait pu ne pas l'être. Après l'hôtel maternel du 14 bis rue Chateaubriand, c'est la maison au fond d'Auteuil où elle s'est retirée, 41 rue Théophile Gautier, dont l'éloignement témoigne de « son dédain de l'humanité et de son amour pour les bêtes », elle dont on entrevoit parfois, au Bois de Boulogne, la « blanche beauté » pareille à celle d'Artémis. La Comtesse n'a pas dû apprécier que Proust dise qu'elle « ne s'habille plus, se laisse (aller), se fait engraisser, ne s'occupant plus que de ses chiens ». La mention de l'héritage du grand inquisiteur Pignatelli son ancêtre, qui aurait pu la pousser à conduire ses amies « hérétiques » au bûcher n'a pas dû plaire non plus à la Comtesse, ni l'évocation de ses farces au philosophe Caro dans laquelle elle est comparée à la courtisane Campaspe faisant marcher Aristote à quatre pattes, ni l'éloge du comte Potocki, ni celle des « caprices magnifiques de cet être altier et rare ». Il ne manque que les perles. Il y a des éloges qui tuent.

C'est ainsi qu'elle se froisse de l'article de Proust sur son salon et rompt avec lui à la grande surprise du journaliste d'occasion, pris entre la flatterie et le souci de la vérité. Il blessera de même Laure Hayman et la comtesse de Chevigné, mais non la comtesse Greffulhe, qui ne l'a sans doute pas lu, ni M^me^ Straus, qui n'avait aucune raison de se plaindre. C'était le prix à payer pour inventer M^me^ Verdurin, Odette Swann, la duchesse de Guermantes. ■

Une soirée, **Jean Béraud, 1878.** *On reconnaît de droite à gauche : l'homme blond portant barbe entière, le marquis de Béarn ; un vieux monsieur à favoris blancs, M. Caro, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne ; de face, la femme blonde vêtue d'une robe blanche et tenant son éventail fermé, la comtesse Rose d'Alvaray ; au fond de la pièce, Charles de La Rochefoucauld parlant avec M^me^ L. Baignères ; de dos, vêtue d'une robe blanche à la longue*

traîne, la comtesse Potocka ; la comtesse Louise Cahen d'Anvers ; lui donnant le bras, le comte Chouvaloff, ambassadeur de Russie ; s'avançant au premier plan, le général Cambriels ; le dernier à gauche, M. Thors, directeur à la Banque de Paris (ces indications ont été données en 1935 par le peintre, alors âgé de 86 ans).

« Le regard d'Emmanuela était tout, dans un visage poli comme une pomme. Sans fard, sans poudre, en bandeaux lisses, elle laissait derrière elle un sillage de *Shaws Caprice*, parfum inventé pour elle par Guerlain. Une cravate de gaze nouée sous le menton et un rang de perles étaient sa seule parure. On ne l'avait vue décolletée. Le soir, ni tiare, ni croissant de diamants. Poitrine plate, sur une taille épaisse, le corps court et hommasse, main aux doigts carrés au bout. Sa mise modeste quoique d'une élégance unique, tranchait singulièrement sur les falbalas à la mode. »

Jacques-Émile Blanche

Maria Prévot
Portrait de la comtesse Potocka

par Oriane Beaufils

« Reine de Paris », reine de la mode, reine des cœurs surtout, qui séduisit aussi bien Bourget que Maupassant qui se voulait être son « fétiche », la comtesse Potocka est ici représentée par Maria Prévot sur cette toile inachevée, à la manière des « têtes d'expression », en demi-figure sur un fond neutre. L'inachèvement de l'œuvre appartient à toute une tradition de l'histoire de l'art du portrait au sein de laquelle le modèle se trouve doté du caractère et de l'élégance sans pourtant que l'œuvre ne soit complétement aboutie, mais à travers des éléments saillants du visage et du costume. Cette tradition dans laquelle s'illustraient déjà au XVI^e^ siècle Jean et François Clouet pour représenter les femmes de la cour de François I^er^ et Henri II, trouve une nouvelle vogue à la Belle Époque, à l'heure où s'affirme la photographie, chez Paul Chabas par exemple. Sur un fond gris largement brossé le buste de la comtesse se dégage, dans une harmonie de gris et de noirs qui rappelle les recherches de Whistler, notamment l'« arrangement » du portrait de sa mère, peint en 1871 et que l'État français acquit en 1891. Néanmoins, celui de la comtesse ne s'accompagne d'aucun décor ni d'aucun accessoire. Les contours épais mettent en avant l'ovale du visage au teint

clair et les grands yeux indolents, mélancoliques maintes fois décrits par les hagiographes du modèle. Les jeux d'ombre et de lumière qui donnent au regard cette profondeur, accentuent également la fossette sous les lèvres et rendent d'autant plus intense la chevelure brillante noire de jais, soigneusement relevée au-dessus de la tête autour d'une raie médiane, ces « cheveux d'un noir où passent les lueurs de feu », comme l'écrivit un chroniqueur du *Figaro*. L'artiste a également, sans l'achever, donné le ton de la mise de l'une des femmes les plus coquettes du Paris de la Belle Époque. La mantille est fermée autour de son cou par un large nœud noir pour lequel Maria Prévot joue des nuances de son pinceau, afin de lui donner toute sa consistance.

On ne sait que bien peu de choses de Maria Prévot, artiste originaire de Villeneuve-sur-Yonne, qui semble s'être surtout distinguée dans l'art du portrait. Elle fut l'élève de Carolus-Duran et de Jean-Jacques Henner au sein du fameux « Atelier des Dames », ouvert quai Voltaire en 1874, qui accueillit notamment Madeleine Smith, Juana Romani ou encore Anaïs Beauvais à qui l'on doit un portrait de la mère de Marcel Proust. L'artiste présente une touche animée qui s'éloigne de celle des portraits mondains de la fin du Second Empire d'une Nélie Jacquemart par exemple. Léon Bonnat avait déjà réalisé en 1880 le portrait de la comtesse (Bayonne, Musée Bonnat) avec cette même coiffure, cette digne frontalité et ce contraste des sombres et des clairs, comme pour accentuer le charme méditerranéen du modèle. Le portrait de Marie Prévot, s'il garde cette frontalité songeuse, doit sans doute davantage à l'art de Jean-Jacques Henner (on pense au *Portrait de femme* conservé au musée des Beaux-Arts de Mulhouse), dans cette faculté à

traduire dans des œuvres rapidement brossées une forme de mystère féminin. De Carolus-Duran, l'artiste a également retenu le plaisir de la touche dans la représentation des accessoires, comme ce large nœud noir qui dissimule entièrement le cou de la comtesse. Maria Prévot, qui reçut une médaille au Salon de 1889, s'est illustrée à plusieurs reprises dans les portraits de ses contemporains (par exemple Sarah Bernhardt) et sa présence au Salon est régulière durant toute la décennie 1880. Elle présente *Portrait d'homme* en 1884 et on lui doit également le *Portrait de la pianiste Madame Marie-Aimée Roger Miclos* (disparu), tableau loué par Louis Enault au Salon de 1888, « M^lle^ Maria Prévot a mis bien du talent dans le beau *Portrait de la grande pianiste M^me^ Roger Miclos*. La belle tête est fort bien modelée, la robe est peinte de main de maître ». Notons qu'elle put aussi s'illustrer dans des sujets religieux comme *La Fille de pharaon apercevant Moïse*, présentée au Salon de 1889 mais aussi contemporains, comme *Félix Faure sortant de sa villa au Havre*, peint en 1899.

Hélas, peu d'œuvres de cette artiste sont aujourd'hui connues.■

Sarah Bernhardt par Nadar, 1875.

La même par Maria Prévot.

Le Salon

de

LA COMTESSE POTOCKA

par Marcel Proust

IL SEMBLE SOUVENT que les romanciers aient peint, par anticipation, avec une sorte d'exactitude prophétique jusque dans les détails, une société et même des personnages qui ne devaient exister que fort longtemps après eux. Pour ma part, je n'ai jamais pu lire *Les Secrets de la princesse de Cadignan*, où nous voyons que la princesse, « menant maintenant une vie fort simple, habitait à deux pas de l'hôtel de son mari qu'aucune fortune ne pouvait acheter, un rez-de-chaussée où elle jouissait d'un joli petit jardin plein d'arbustes et dont le gazon toujours vert égayait sa retraite » ; – je n'ai jamais pu arriver dans *La Chartreuse de Parme* au chapitre où nous voyons que, du jour où la comtesse Pietranera quitta son mari, « tous les équipages de la haute société n'en vinrent pas moins stationner tout l'après-midi devant la maison où elle avait pris un appartement », – sans penser que Balzac et Stendhal avaient « en vertu d'un décret nominatif » prévu et prédit l'existence de la comtesse Potocka, jusqu'à prendre la peine d'en régler ainsi les plus minutieux détails.

Comtesse Pietranera ! princesse de Cadignan ! figures charmantes ! ni plus « littéraires » ni plus « vivantes » que celle, du reste si différente, de la comtesse Potocka. Que de fois j'ai pensé à vous (je veux dire au cadre extérieur de votre vie, non à votre vie, bien entendu) en voyant un visiteur peu favorisé sonner au petit hôtel de la rue Chateaubriand et recevoir du concierge un impitoyable « Madame la comtesse est sortie », tandis que devant la porte l'équipage de la duchesse de Luynes se promenant au pas, ou l'automobile de la comtesse de Guerne arrêtée, disaient trop clairement que « Madame la comtesse » était bel et bien rentrée. Pour ne pas ajouter une humiliation à la tristesse du visiteur éconduit, j'attendais qu'il fût loin. Alors seulement je m'approchais du concierge qui me concédait « La comtesse est chez elle. » La porte lourdement refermée sur la rue Chateaubriand il semblait que par quelque enchantement on se trouvât soudain à dix lieux de Paris tant « le petit jardin plein d'arbustes et de gazon » décrit par Balzac dépaysait aussitôt l'imagination en s'adressant vivement à elle dans le langage de son silence et la rumeur de ses parfums. Jamais zone d'initiation ne fut plus féconde à traverser avant d'approcher une déesse.

Au moment où on arrivait au vestibule de la comtesse, on avait déjà dépouillé tous les souvenirs et toutes les préoccupations de la ville et de la journée. On arrivait aussi autre que si l'on avait dû faire un long pèlerinage pour trouver une maison isolée. Mais pour des raisons, très balzaciennes aussi, que nous expliquerons tout à l'heure, cet exil au cœur même de Paris n'a pas suffi à la comtesse. Il lui a fallu l'exil effectif. Et c'est maintenant tout au fond d'Auteuil, presqu'à la porte de Boulogne, entre les platanes de la rue Théophile-Gautier, les marronniers

de la rue La Fontaine et les peupliers de la rue Pierre-Guérin que, tous les jours, le « petit troupeau » de la comtesse, pour parler comme Saint-Simon à propos de Fénelon, est obligé d'aller trouver l'impérieuse amie qui, n'ayant besoin de personne, se soucie peu d'habiter une province incommode à tout le monde, et qui a voulu donner une nouvelle preuve de son dédain de l'humanité et de son amour pour les bêtes en allant s'installer dans un endroit où elle se disait qu'aucun être humain ne viendrait peut-être, mais qu'elle pourrait soigner ses chiens ; car c'est ainsi, cette femme qui, dévouée, quand elle est amie, n'en a pas moins professé toute sa vie le plus complet détachement de toutes les affections humaines, qui a montré pour l'humanité un mépris de philosophe cynique, doutant de l'amitié, affectant la dureté, raillant la philosophie, cette femme abdique son impassibilité, humilie sa superbe devant les pauvres chiens boiteux qu'elle recueille. Pour les soigner, elle est restée un an sans se coucher. Bien qu'on puisse dire d'elle comme Balzac de la princesse de Cadignan, qu' « elle est aujourd'hui une des femmes de Paris les plus fortes sur la toilette », elle ne s'habille plus, se laisse, se fait engraisser, ne s'occupant plus que de ses chiens. Elle se relève d'heure en heure toutes les nuits pour soigner une pauvre chienne épileptique qu'elle arrive à guérir. Elle ne sort que pour eux, aux heures où cela leur plaît, comme la grande artiste son amie, M^me^ Madeleine Lemaire, qui n'était allée à l'Exposition qu'une seule fois, « pour que sa Loute[4] ait vu la tour Eiffel ». Et parfois, au cœur du bois de Boulogne,

[4] Nom de la chienne de Madeleine Lemaire.

Page ci-après : *Le Salon de la comtesse Potocka*, de Jean Béraud,1887. Parmi les personnes représentées, on peut reconnaître Édouard Detaille, Henri Gervex, Gustave Schlumberger, Xavier Charmes, Elme-Marie Caro (bras croisés au fond, à côté de la comtesse assise) et Béraud lui-même.

d'une allée écartée, dans les brouillards du matin, « Retenant de la main son collie qui s'effare[5] », suivie et précédée d'une meute hurlante, on voit déboucher la comtesse et sa blanche beauté pareille à celle de l'indifférente Artémis, que le poète nous a montrée dans le même équipage.

> C'est l'heure où par la ronce et l'herbe,
> Au milieu des molosses.... superbe,
> Invincible, Artémis épouvante les bois[6].

Et comme ils faisaient trop de bruit à Paris et gênaient les voisins, elle est allée à Auteuil. Mais « son petit troupeau » l'a suivie. Tous ses fidèles, la duchesse de Luynes douairière, M^me^ de Brantes, la marquise de Lubersac, la marquise de Castellane, la comtesse de Guerne, la grande cantatrice que je ne fais que citer aujourd'hui, la marquise de Ganay, la comtesse de Béarn, la comtesse de Kersaint, M. Dubois de l'Estang, le marquis du Lau, un de ces hommes de premier ordre que les

---

[5] Réminiscence d'un vers du poème *Soir de bataille*, de José-Maria de Heredia (1842-1905), extrait du recueil *Les Trophées*. L'original étant : *Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare.*

[6] *La Chasse*, de José-Maria de Heredia (1842-1905), extrait du recueil *Les Trophées*. Proust oublie quelques mots et saute quelques vers, l'original étant :

C'est l'heure flamboyante où, par la ronce et l'herbe,
Bondissant au milieu des molosses, superbe,
Dans les clameurs de mort, le sang et les abois,

Faisant voler les traits de la corde tendue,
Les cheveux dénoués, haletante, éperdue,
Invincible, Artémis épouvante les bois.

Le comte Nicolas Potocki, époux de la comtesse, photographié par Paul Nadar.

La comtesse Potocka photographiée par Paul Nadar (1881).

vicissitudes de la politique ont seules empêché de servir au premier rang et de briller aux premières places ; le charmant duc de Luynes, le comte Mathieu de Noailles, dont le duc de Guiche vient d'exposer au Salon un portrait superbe de distinction et de vie ; le comte de Castellane (dont nous avons déjà parlé à propos du salon de M^me^ Madeleine Lemaire et dont nous aurons à reparler bientôt), le marquis Vittelleschi, M. Widor, enfin M. Jean Béraud dont nous avons déjà dit dans ce même salon de M^me^ Madeleine Lemaire la gloire, le talent, le prestige, le charme, le cœur, l'esprit – tous iraient jusqu'au

bout du monde pour la retrouver parce qu'ils ne peuvent se passer d'elle. Tout au plus, au début, lui laissèrent-ils sentir, comme elle ne paraissait pas le remarquer, qu'ils faisaient pour la voir un voyage assez difficile. « C'est très joli, lui dit le comte de La Rochefoucauld la première fois qu'il entreprit le pèlerinage. Est-ce qu'il y a quelque chose de curieux à visiter dans les environs ? » Parmi les visiteurs habituels de la comtesse, il en est un dont le nom est particulièrement aimé des lecteurs de ce journal, habitués à trouver dans ses chroniques une sorte d'opportunité philosophique, des applications saisissantes, comme dans cet article sur la manie d'écrire qui atteignait s'il ne les visait pas tant de jeunes gens du monde en mal de vocation littéraire. C'est le comte Gabriel de La Rochefoucauld[7]. Vous avez tous vu ce grand jeune homme, qui porte au front, comme deux pierres précieuses héréditaires, les clairs yeux de sa mère. Mais plutôt que de vous en parler moi-même, car ce n'est pas l'habitude ici que nos collaborateurs se louent les uns les autres, j'aime mieux citer à son sujet l'opinion d'un juge autorisé. « Il aura un extraordinaire talent, disait dernièrement M. Eugène Dufeuille ; il sera la gloire de son monde et il en sera aussi le scandale[8]. »

---

[7] Au sujet de Gabriel de La Rochefoucauld, voir la brochure de la SAMP *Une pendule offerte par Marcel Proust* (2022).

[8] Voir *Essais*, édition publiée sous la direction d'Antoine Compagnon, avec la collaboration de Christophe Pradeau et Matthieu Vernet, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2022, p. 1407. « La prophétie d'Eugène Dufeuille (1841-1911), chef du cabinet politique du duc d'Orléans, se réalise en septembre 1904, lorsque la comtesse des Garets se donne la mort en apprenant les fiançailles de son amant Gabriel de La Rochefoucauld avec Odile Chapelle de Jumilhac Richelieu, drame que l'écrivain transposera dans *Le Mari calomnié* (1920). »

Née Pignatelli, la comtesse Potocka descend de cet Innocent XII dont Saint-Simon a magnifiquement parlé. « C'était un grand et saint Pape, vrai pasteur et vrai père commun, tel qu'il ne s'en voit plus que bien rarement sur la chaire de saint Pierre et qui emporta les regrets universels, comblé de bénédictions et de mérites. Il s'appelait Antoine Pignatelli, d'une ancienne maison de Naples, dont il était archevêque lorsqu'il fut élu le 12 juillet 1691. Il était né en 1615 et avait été inquisiteur à Malte, nonce en Pologne, etc... ce Pape, dont la mémoire doit être précieuse à tout Français et singulièrement chère à la maison régnante » (Saint-Simon, pages 364 et 365 du tome II de l'édition Chéruel). Cette partie de la généalogie de la comtesse Potocka ne nous semble pas indifférente. Il me semble que je retrouve en elle l'ardent patriote, l'ami de la France, le royaliste fidèle et, si j'ose le dire, un peu aussi le grand inquisiteur que fut son ancêtre. Parmi celles de ses amies hérétiques (j'excepte naturellement, ainsi qu'une ou deux autres, l'exquise M^me^ Cahen, pour qui elle a une affection profonde, et la femme remarquable qu'est M^me^ Kafin) qu'elle emmène volontiers à l'Opéra, je me demande parfois s'il n'y en a pas que dans un autre temps elle n'eût, avec plus de plaisir encore, conduites au bûcher. Elle a l'esprit libéré de tout préjugé mais fidèle à des superstitions sociales. Elle est pleine de contrastes, de richesses et de beautés.

Elle a connu tous les plus curieux artistes de la fin du siècle. Maupassant allait tous les jours chez elle. Barrés, Bourget, Robert de Montesquiou, Forain, Fauré, Reynaldo Hahn, Widor y vont encore. Elle fut aussi l'amie d'un philosophe connu, et si elle fut toujours bonne et fidèle à l'homme, en lui elle aimait à humilier le philosophe. Là encore je retrouve la petite-nièce

des Papes, voulant humilier la superbe de la raison. Le récit des farces qu'elle faisait, dit-on, au célèbre Caro[9] me fait invinciblement penser à cette histoire de Campaspe faisant marcher Aristote à quatre pattes, une des seules histoires de l'antiquité que le moyen âge ait figurées dans ses cathédrales afin de montrer l'impuissance de la philosophie païenne à préserver l'homme des passions[10]. Ainsi, dans les farces attribuées par

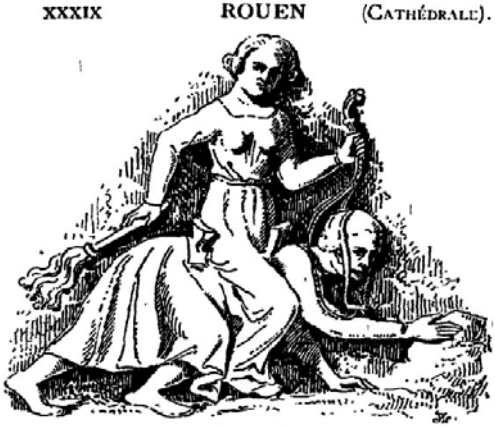
[9] Elme-Marie Caro, philosophe spiritualiste, membre de l'Académie française. Ses cours à la Sorbonne attiraient toutes les élégances de l'époque, dont la comtesse Potocka. Il s'éprit de celle-ci, sans retour semble-t-il, puisqu'un jour elle en vint même à lui cracher dessus.

[10] Voici comment Emile Mâle raconte cette légende, dans un ouvrage que Marcel Proust connaissait bien : *L'art religieux du XIII^e siècle.*

Aristote veut arracher Alexandre à l'amour de la belle Campaspe. La jeune femme jure de se venger du philosophe. Un matin donc qu'Aristote travaille dans sa chambre, Campaspe vêtue seulement d'une chemise violette, passe sous ses fenêtres en cueillant de la menthe en fleur. À cette vue, le sage s'émeut. Il descend dans le jardin et jure à Campaspe qu'il l'aime. Mais la belle Indienne exige qu'il le lui prouve en se laissant brider, seller et en la portant sur son dos. Alexandre, qui a tout vu, arrive sur ces entrefaites et surprend son maître dans cette fâcheuse posture. Sans s'étonner, le vieux logicien tire lui-même la moralité de l'aventure : Combien un jeune prince ne doit-il pas se défier de l'amour, puisqu'un vieux philosophe comme lui s'y laisse prendre.

Ce charmant fabliau n'a pas la prétention d'être de l'histoire. Il ne fut jamais pris très au sérieux puisqu'il ne passa ni dans les biographies latines d'Aristote, ni dans la légende d'Alexandre. À vrai dire, il n'a été représenté dans nos cathédrales que parce que les prédicateurs en ornaient parfois leurs sermons.

Emile Mâle précise que la légende est représentée sur cinq bas-reliefs, deux à la cathédrale de Lyon, un à l'église Saint-Pierre de Caen, un à Lausanne, et un dernier au portail de la Calende, à la cathédrale de Rouen (Proust l'avait peut-être vu lors de son voyage à Rouen en 1900).



Dessin du bas-relief du Lai d'Aristote à la cathédrale de Rouen.

la légende à la comtesse Potocka, et dont le philosophe spiritualiste aurait été la victime souriante et résignée, je crois voir à côté de la gaieté napolitaine comme une préoccupation atavique, un souci inconscient d'apologétique chrétienne. Ceux qui sont une fois arrivés à vaincre les caprices magnifiques de cet être altier et rare ont pris des soubresauts merveilleux d'une amitié avec elle une si passionnante habitude, qu'ils ne peuvent renoncer à ces joies, captivantes parce que la comtesse est toujours elle-même, c'est-à-dire ce qu'une autre ne saurait être, attirantes aussi parce qu'il y a en elle toujours l'inconnu de la minute qui va venir, parce qu'elle est, non pas inconstante, mais à tout instant changée.

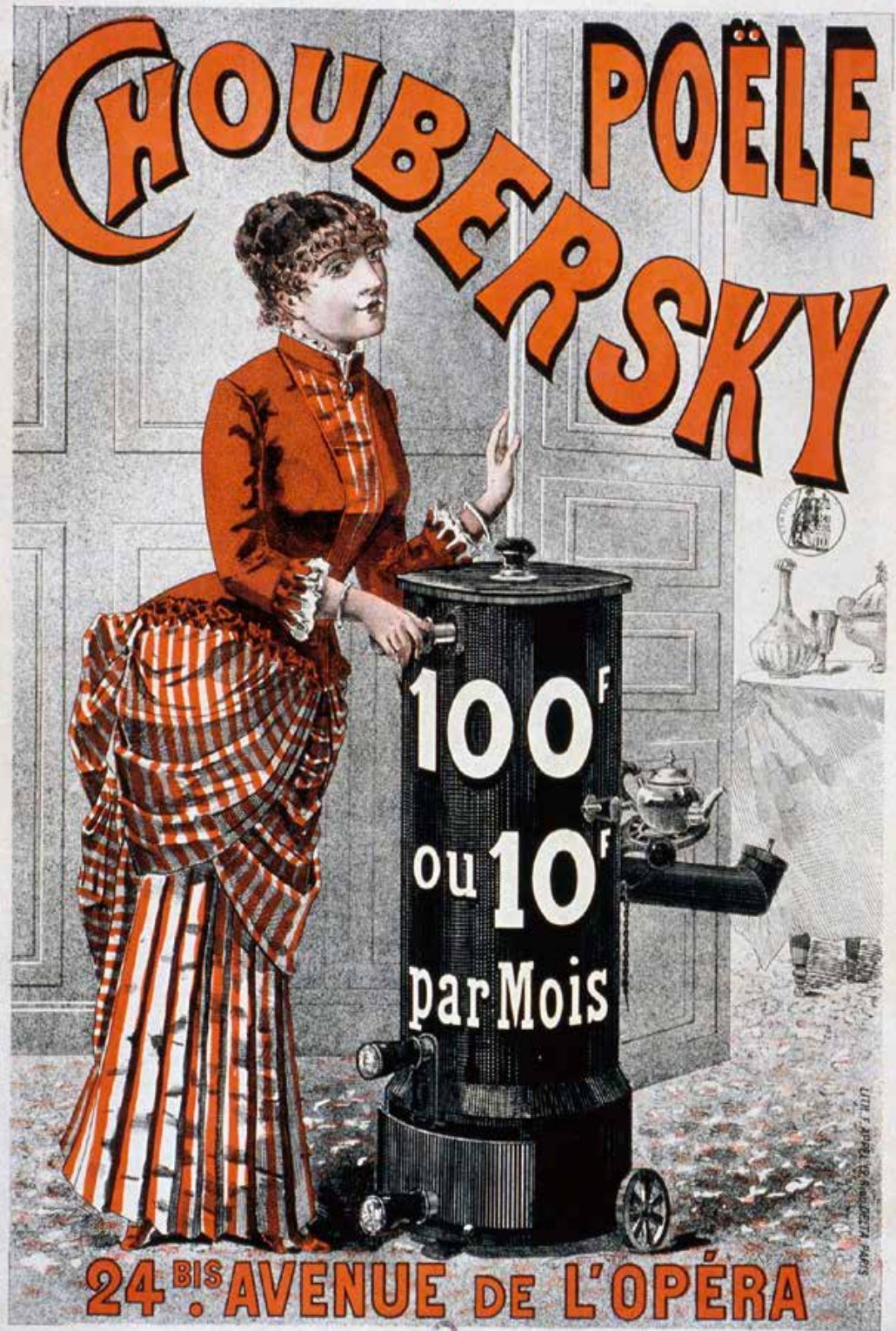
On comprend qu'elle puisse être bien séduisante avec sa beauté antique, sa majesté romaine, sa grâce florentine, son espièglerie napolitaine, sa politesse française et son esprit parisien. Quant à la Pologne qui fut aussi sa patrie (puisqu'elle a épou-

sé l'homme charmant et bon qu'est le comte Potocki), elle a dit elle-même ce qui lui en reste dans un de ces mots de gavroche qui contrastent avec sa majesté de statue, avec sa voix gazouillante (le plus doux des instruments dont sache jouer cette grande musicienne) et qu'on nous permettra de citer pour finir. Un jour qu'elle avait froid et qu'elle se chauffait, ne répondant pas aux fidèles qui lui disaient bonjour et qui, un peu intimidés de cette absence d'accueil, monologuaient d'une voix pressante et gênée et baisaient respectueusement la main qu'elle leur abandonnait sans avoir l'air de s'en apercevoir (je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre[11]), elle montra à une personne plus favorisée le poêle près duquel elle était venue se chauffer et par un retour, mélancolique ou joyeux, je ne sais, elle s'écria « Mon Choubersky[12] ! C'est tout ce qui me reste de la Pologne ! » ■

Horatio

[11] Charles Baudelaire, " La Beauté " dans *Les Fleurs du mal.*

[12] Du nom de Charles de Choubersky (1835-1891), inventeur né à Toula (Russie).


CHOUBERSKY
POËLE
100F
ou 10F
par Mois
24 BIS AVENUE DE L'OPÉRA

La comtesse Potocka en 1883.

Crédits iconographiques

Page 6, 21 : © SAMP ;
Page 9, 10, 18, 23 photo de gauche, 29, 30, 35, 37, 40 : © tous droits réservés ;
Pages 16-17 : © Musée d'Orsay ;
Page 23, photo de droite, 34 (extrait de *Les Sculptures grotesques et symboliques*, Jules Adeline, Paris, 1878, p. 155), 42-43 : © gallica.bnf.fr / BnF ;
Pages 26-27 : © Musée Carnavalet ;
Page 36 : © Ville Chaumont ;

Parutions de la SAMP

……..

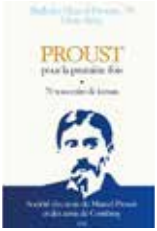
(Extraits)

Bulletin
Marcel Proust
72

Novembre 1922

Anthologie
Proust 150

Concours de pastiches
2022
Recueil de textes
lauréats & distingués

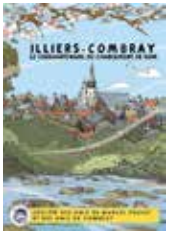


Proust
pour la première fois

Lettres
à Raoul Versini

Reynaldo Hahn

Jeanne Proust
& Anaïs Beauvais



Brochure
du cinquantenaire
du changement de
nom

Rejoignez l'association !

Créée en 1947, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray a pour but de réunir les lecteurs de Proust et de promouvoir son œuvre.

Les avantages attachés à l'adhésion sont multiples :

- **être tenu au courant de l'actualité proustienn**e, par des lettres d'informations adressées environ deux fois par mois ;
- **soutenir un musée associati**f reconnu « musée de France », permettre son ouverture au public et l'enrichissement de ses collections ;
- **participer aux visites et conférence**s organisées par l'association ;
- **faire la connaissance de personnes** partageant le goût de la littérature ;
- **recevoir chaque année le *Bulletin Marcel Proust***, revue de référence publiée depuis 1950.

L'association étant reconnue d'utilité publique, les deux tiers des cotisations et donations sont déductibles de l'impôt sur le revenu.

Plus d'informations sont disponibles sur le site internet :
www.amisdeproust.fr

Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray

Association reconnue d'utilité publique (décret du 9 septembre 1955)
Siège : Maison de tante Léonie — Musée Marcel Proust
4 place Lemoine – BP 20025 – 28120 Illiers-Combray
Tél : 07 87 30 53 80
Courriel : contact@amisdeproust.fr
Site internet : www.amisdeproust.fr

PRÉSIDENT D'HONNEUR	Robert de Puységur
MEMBRES D'HONNEUR	M. le Ministre de l'Éducation nationale M^me^ la Ministre de la culture M^me^ la maire de Paris M^me^ le préfet d'Eure-et-Loir M. le président du conseil régional du Centre-Val de Loire M. le président du conseil départemental d'Eure-et-Loir M. le maire d'Illiers-Combray M. le maire de Cabourg M. le recteur de l'académie d'Orléans-Tours M^me^ la présidente du Centre national du livre
PRÉSIDENT	Jérôme Bastianelli
VICE-PRÉSIDENT	Jean-Yves Tadié
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE	Isabelle Le Masne de Chermont
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE ADJOINTE	Anne Heilbronn
TRÉSORIER	Emmanuel Glaser
TRÉSORIER ADJOINT	Éric Unger

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Jérôme Bastianelli, Antoine Compagnon de l'Académie française, Élyane Dezon-Jones, Emily Eells, Rémi Frentz, Emmanuel Glaser, Anne Heilbronn, Jean-Paul Henriet, Anne Imbert, Anne de Lacretelle, Isabelle Le Masne de Chermont, Jacques Letertre, Dominique Mabin, Roch-Olivier Maistre, Nathalie Mauriac Dyer, Nicolas Ragonneau, François de Ricqlès, Bruno Saillant, Isabelle Serça, Jean-Yves Tadié, Éric Unger

CONSEILLÈRE TECHNIQUE Anne Borrel

50e Année = 3e Série = N° 134 — Le Numéro quotidien = SEINE & SEINE-ET-OISE :

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ
S'ADRESSER, 26, RUE DROUOT
A L'HOTEL DU « FIGARO »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Cie
6 et 8, place de la Bourse

LE FI

« Loué par ceux-ci, Bl
de rire de t

SOMMAIRE

Un livre de Mme Adam : PIERRE LOTI.
Arguments japonais : Conversation avec M. Motono : JULES HUBERT.
Deux morts : Gabriel Tarde, Emile Sarrau : G. DAVENAY.
A l'Etranger : Au Vatican : La protestation du Souverain Pontife.
Figaro à Londres.
Ce que l'on dit de nous.
La Guerre russo-japonaise : MARC LANDRY.
Le salon de la comtesse Potocka : HORATIO.
Petite chronique des lettres : PH.-EMM. GLASER.
L'explosion d'un ballon : GEORGES GRISON.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Critique des critiques : Théâtre Sarah-Bernhardt : "Varennes" : ROBERT DE FLERS.
La Vie artistique : ARSÈNE ALEXANDRE.
Feuilleton : Fleurs démodées : MAURICE MAETERLINCK.

Un livre de Mme Adam

Celle que je vénère tendrement et qui veut bien m'appeler l'un de ses fils, m'avait annoncé depuis une année ce livre (1) ; mais je confesse que j'en avais peur. Quel effarement pour moi, rien que ce titre où l'on trouve côte à côte de la politique et de la « littérature » !

— Mais non, Loti, m'avait dit Mme Adam, ce n'est pas ce que vous imaginez. Je crois que vous pourrez lire ça...

En effet, j'ai lu *ça*, et presque à la file, bien qu'il y ait quatre cents pages au moins, et que ce soit touffu comme une jungle, avec des centaines de personnages, embusqués derrière tous les alinéas, et surgissant à l'improviste, pour de continuelles batailles d'idées. Je ne me figurais pas que l'on pût rendre facile, légère comme un jeu, l'histoire littéraire et politique de toute une époque, en la présentant ainsi, dialoguée, quintessenciée en phrases incisives et courtes, qui se ripostent les unes aux autres, comme à la salle d'escrime, du tac au tac. Mais ce qui, bien plus encore que la forme alerte, donne à ce livre le charme et la vie, en même temps que l'unité supérieure, c'est l'âme de celle

LE SALON DE
La Comtesse Potocka

Il semble souvent que les romanciers aient peint, par anticipation, avec une sorte d'exactitude prophétique jusque dans les détails, une société et même des personnages qui ne devaient exister que fort longtemps après eux. Pour ma part, je n'ai jamais pu lire *les Secrets de la princesse de Cadignan*, où nous voyons que la princesse, « menant maintenant une vie fort simple, habitait à deux pas de l'hôtel de son mari qu'aucune fortune ne pouvait acheter, un rez-de-chaussée où elle jouissait d'un joli petit jardin plein d'arbustes et dont le gazon toujours vert égayait sa retraite » ; — je n'ai jamais pu arriver dans *la Chartreuse de Parme* au chapitre où nous voyons que, du jour où la comtesse Pietranera quitta son mari, « tous les équipages de la haute société n'en vinrent pas moins stationner tout l'après-midi devant la maison où elle avait pris un appartement », — sans penser que Balzac et Stendhal avaient « en vertu d'un décret nominatif » prévu et prédit l'existence de la comtesse Potocka, jusqu'à prendre la peine d'en régler ainsi les plus minutieux détails.

Comtesse Pietranera! princesse de Cadignan! figures charmantes! ni plus « littéraires » ni plus « vivantes » que celle, du reste si différente, de la comtesse Potocka. Que de fois j'ai pensé à vous (je veux dire au cadre extérieur de votre vie, non à votre vie, bien entendu) en voyant un visiteur peu favorisé sonner au petit hôtel de la rue Chateaubriand et recevoir du concierge un impitoyable : « Madame la comtesse est sortie », tandis que devant la porte l'équipage de la duchesse de Luynes se promenant au pas ou l'automobile de la comtesse de Guerne arrêtée, disaient trop clairement que « Madame la comtesse » était bel et bien rentrée. Pour ne pas ajouter une humiliation à la tristesse du visiteur éconduit, j'attendais qu'il fût loin. Alors seulement je m'approchais du concierge qui me concédait : « La comtesse est chez elle. » La porte lourdement refermée sur la rue Chateaubriand il semblait que par quelque enchantement on se trouvât soudain à dix lieux de Paris tant « le petit jardin plein d'arbustes et de gazon » décrit par Balzac dépaysait aussitôt l'imagination en s'adressant vivement à elle dans le langage de son silence et la rumeur de ses parfums. Jamais zone d'initiation ne fut plus féconde à traverser avant d'approcher une déesse.

tous les souvenirs et toutes les préoccupations de la ville et de la journée. On arrivait aussi autre que si l'on avait dû faire un long pèlerinage pour trouver une maison isolée. Mais pour des raisons, très balzaciennes aussi, que nous expliquerons tout à l'heure, cet exil au cœur même de Paris, n'a pas suffi à la comtesse. Il lui a fallu l'exil effectif. Et c'est maintenant tout au fond d'Auteuil, presqu'à la porte de Boulogne, entre les platanes de la rue Théophile-Gautier, les marronniers de la rue La Fontaine et les peupliers de la rue Pierre-Guérin que, tous les jours, le « petit troupeau » de la comtesse, pour parler comme Saint-Simon à propos de Fénelon, est obligé d'aller trouver l'impérieuse amie qui, n'ayant besoin de personne, se soucie peu d'habiter une province incommode à tout le monde, et qui a voulu donner une nouvelle preuve de son dédain de l'humanité et de son amour pour les bêtes en allant s'installer dans un endroit où elle se disait qu'aucun être humain ne viendrait peut-être, mais qu'elle pourrait soigner ses chiens; car c'est ainsi, cette femme qui, dévouée, quand elle est amie, n'en a pas moins professé toute sa vie le plus complet détachement de toutes les affections humaines, qui a montré pour l'humanité un mépris de philosophe cynique, doutant de l'amitié, affectant la dureté, raillant la philosophie,cette femme abdique son impassibilité, humilie sa superbe devant les pauvres chiens boiteux qu'elle recueille. Pour les soigner, elle est restée un an sans se coucher. Bien qu'on puisse dire d'elle comme Balzac de la princesse de Cadignan, qu' « elle est aujourd'hui une des femmes de Paris les plus fortes sur la toilette », elle ne s'habille plus, se laisse, se fait engraisser, ne s'occupant plus que de ses chiens. Elle se relève d'heure en heure toutes les nuits pour soigner une pauvre chienne épileptique qu'elle arrive à guérir. Elle ne sort que pour eux, aux heures où cela leur plaît, comme la grande artiste son amie, Mme Madeleine Lemaire, qui n'était allée à l'Exposition qu'une seule fois, « pour que sa Loute ait vu la tour Eiffel ». Et parfois, au cœur du bois de Boulogne, d'une allée écartée, dans les brouillards du matin, « Retenant de la main son collie qui s'effare », suivie et précédée d'une meute hurlante, on voit déboucher la comtesse et sa blanche beauté pareille à celle de l'indifférente Artémis, que le poète nous a montrée dans le même équipage :

C'est l'heure où par la rence et l'herbe,
Au milieu des molosses,... superbe,
Invincible, Artémis épouvante les bois.

15 centimes = DÉPARTEMENTS : 20 centimes

DÉPÔT LÉGAL N° 754

Vendredi 13 Mai 1904

GARO

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9e arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : Nos 102-46 — 102-47 — 102-48

ABONNEMENT

Seine, Seine-et-Oise.	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

mé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte out... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS).

On comprend qu'elle puisse être bien séduisante avec sa beauté antique, sa majesté romaine, sa grâce florentine, son espièglerie napolitaine, sa politesse française et son esprit parisien. Quant à la Pologne qui fut aussi sa patrie (puisqu'elle a épousé l'homme charmant et bon qu'est le comte Potocki), elle a dit elle-même ce qui lui en reste dans un de ces mots de gavroche qui contrastent avec sa majesté de statue, avec sa voix gazouillante (le plus doux des instruments dont sache jouer cette grande musicienne) et qu'on nous permettra de citer pour finir. Un jour qu'elle avait froid et qu'elle se chauffait, ne répondant pas aux fidèles qui lui disaient bonjour et qui, un peu intimidés de cette absense d'accueil, monologuaient d'une voix pressante et gênée et baisaient respectueusement la main qu'elle leur abandonnait sans avoir l'air de s'en apercevoir (je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre), elle montra à une personne plus favorisée le poêle près duquel elle était venue se chauffer et par un retour, mélancolique ou joyeux, je ne sais, elle s'écria : « Mon Choubersky! C'est tout ce qui me reste de la Pologne! »

Horatio.

Petite Chronique des Lettres

Mark Twain, l'humoriste fameux dont s'honore la libre Amérique, aime assez à mystifier ses contemporains : il a même élevé la mystification à la hauteur d'une littérature, sinon d'une institution.

Si l'on en croit la chronique, il a choisi pour victime de sa dernière plaisanterie un éminent prélat dont il avait attentivement écouté un très copieux sermon.

— Votre discours était fort beau, lui dit-il en manière de félicitation, mais il est de mon devoir de vous prévenir que j'ai chez moi un livre contenant tout ce que vous avez dit!

Stupeur et indignation du prélat, qui demande à voir... et à qui le lendemain Mark Twain expédie la preuve de son assertion sous les espèces d'un énorme dictionnaire!

Cette plaisanterie — beaucoup plus profonde qu'elle n'apparaît! — Mark Twain sans doute n'eût pas osé la servir à Anatole France dont les œuvres pourtant sont, elles aussi, en « puissance », dans le dictionnaire, mais qui, lui, sait maîtriser la cohue des mots.

Grâce à lui, grâce au délicieux volume qu'il publie sous le titre : *Crainquebille*, veau venu. Ce n'est d'ailleurs point la première fois que le radium et le Président de notre République étaient mis en présence. Ils s'étaient déjà vus dans le laboratoire de Mme et de M. Curie. Au lendemain même de la découverte, M. Loubet était allé lui rendre visite dans son laboratoire natal. Il tenait sans doute à féliciter aussi M. Becquerel.

Et, par surcroît, il a pu constater avec quel intérêt tous écoutaient l'exposé si clair du savant, avec quelle unanimité ils applaudissaient le populaire radium, chaque fois qu'il rayonnait dans l'obscurité.

L'Académie, dans sa séance de jeudi prochain, élira le remplaçant de M. Gréard au Conseil supérieur de l'instruction publique, mais ce n'est, comme nous l'avions fait prévoir, que le mois prochain qu'elle déclarera la vacance de son fauteuil au palais Mazarin.

Elle désignera, en outre, ceux de ses membres qui devront la représenter, en juillet, aux fêtes organisées par l'académie de Vaucluse, à l'occasion du six centième anniversaire de la naissance de Pétrarque.

M. Henry Marcel, le sympathique directeur des beaux-arts, a été hier visiter le Conservatoire... mais pas celui de la rue Bergère. Il a préféré à la barbe sévère et au lorgnon administratif de M. Fernand Bourgeat les minois enjouées et les frimousses aguicheuses des midinettes de M. Gustave Charpentier.

Le directeur des beaux-arts s'est rendu à Montmartre et a visité le Conservatoire de Mimi Pinson.

A peine entré, M. Marcel, — qui par cette démarche se sépare nettement des Huguenots — a été environné de chansons et de danses. Sa physionomie s'est immédiatement épanouie et une familiarité pleine de bonne grâce ne tarda pas — à régner.

Une de ces demoiselles s'écria naïvement en entendant nommer notre surintendant :

— Croyez-vous qu'il est gentil, il se fait appeler par son petit nom!

M. Marcel, d'enthousiasme, lança alors une allocution où il déclara, sans hésiter, que « l'œuvre de Mimi-Pinson ouvre certainement une voie nouvelle à l'art ».

Il est inutile d'insister sur la sensation profonde et les « mouvements divers » causés par cette déclaration.

« Heureux qui mettra sa cocarde au bonnet de Mimi Pinson! »

On sait maintenant que c'est M. Marcel qui sera chargé de ce soin. Heureux M. Marcel!

cette occasion, au ministre quelques collections nouvelles qu'il installe en ce moment dans la salle grecque et dans la salle égyptienne et qui sont du plus grand intérêt.

Une résurrection.

Triomphante jadis avec Schneider, et plus près de nous avec Granier, l'opérette semblait être un genre définitivement abandonné. Il appartenait aux magiciens que sont restés les frères Isola de la galvaniser en lui rendant un lustre nouveau. Ils y ont brillamment réussi avec *Madame la Lune*, le ravissant spectacle de l'Olympia, et l'enthousiasme du public est là pour leur prouver qu'ils ont été, une fois de plus, les avisés directeurs que l'on sait.

Les Folies-Bergère aux Salons de peinture.

Ce n'est pas la première fois que notre grand music-hall parisien inspire quelque toile sensationnelle. Mais il faut avouer que cette année il a été particulièrement gâté. M. Jean Béraud, le peintre éminent, s'est amusé à retracer un coin du promenoir célèbre : il l'a fait avec le talent que l'on sait. Un jeune peintre, M. Minartz, a été séduit par la délicieuse vision « Perles et Rosées », un des clous de *la Revue des Folies-Bergère* qui aura décidément connu tous les succès.

Nouvelles à la Main

En appliquant à la peinture les procédés de l'anthropométrie judiciaire, un artiste vient d'imaginer d'imprimer son pouce sur ses tableaux pour les authentiquer.

— Sans compter, a dit Plaisantin, qu'on ne pourra pas leur reprocher d'être inachevés, puisqu'il leur aura donné... le coup de pouce!

Le Masque de Fer.

Arguments japonais

CONVERSATION AVEC M. MOTONO

MINISTRE DU JAPON A PARIS

Il y a actuellement en Europe deux écoles d'opinions sur le Japon et les Japonais : l'une qui consiste à admirer et à

SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

5€